cation de la jeunesse, et demandaient en conclusion, qu'ils fussent appliqués à cette fin. Ces biens avaient été confisqués par le gouvernement anglais et annexés au domaine de la Couronne quelques années auparavant.

La pétition des représentants qui n'était rien autre chose qu'une demande en restitution, devait naturellement rencontrer beaucoup d'objection de la part des Anglais.

Aussi une ardente discussion eut-elle lieu. Les Canadiens triomphèrent, et une adresse fut présentée au Roi, le priant d'approprier à l'instruction de la jeunesse les biens des Jésuites.

Mais ce ne fut qu'après la mort du Père Cazot, dernier Jésuite alors en Canada, que cette demande fut accordée. Plus d'une fois la Chambre eut occasion de faire preuve de loyauté et de dévouement à la couronne anglaise.

Elle vota d'abord une adresse de remerciements à Sa Majesté le Roi d'Angleterre, à l'occasion de l'octroi de la constitution de 1791.

Le 25 avril 1793, informée par message du lieutenant-gouverneur, que la France avait, le 7 février dernier, déclaré la guerre à l'Angleterre, elle renouvela ses protestations de loyauté et de fidélité à la couronne anglaise.

L'on discuta l'opportunité de reviser les lois de milice, mais rien ne fut conclu à cette session.

L'on imposa une taxe sur les vins pour défrayer les dépenses de la législation qui ne s'élevèrent qu'à £1392 9s. 5d. La Chambre vota £1500. La session fut prorogée le 9 mai 1793. Huit bills furent sanctionnés par le lieutenant-gouverneur.

Ainsi se termina la première session du premier parlement du Bas-Canada. Elle avait duré quatre mois et vingt-six jours.

Nos pères y défendirent leurs droits avec cette magnanimité, cette loyauté, ce patriotisme pur et désintéressé des anciens jours.

Les mandats étaient alors gratuits; l'amour de la patrie, seul, aimait les représentants du peuple.

Pourquoi hélas! comparant le passé au présent, faut-il s'écrier avec Racine: "Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé."

MONUMENT NELSON, A MONTRÉAL.

La nouvelle de la mort du héros d'Aboukir et de Trafalgar, le Très-Honorable Vice-Amiral Horatio Nelson, Duc de Bronté, parvint à Montréal, au commencement de 1805-6, et de suite les citoyens de cette localité ouvrirent une liste de souscription dans le but de lui élever un monument. Le 17 Août 1809 eut lieu la cérémonie de la pose de la pierre angulaire du monument qui se voit à Montréal, rue Notre-Dame, et sous laquelle on plaça une plaque de plomb portant l'inscription suivante:—

"In memory of the Right Honorable Admiral Lord Viscount Nelson, Duke of Bronté, who terminated his career of naval glory in the memorable battle of Trafalgar, on the 21st of October, 1805, this Monumental Pillar was erected, by a subscription of the inhabitants of Montreal, whereof the Hon. Sir Johnston, Knight and Baronet, the Hon. James Monk, chief Justice of Montreal, John Richardson, John Ogilvie, and Louis Chaboillez, Esquires, were a committee appointed for carrying it into execution, and the same was erected under the direction of William Gilmore, stone-cutter and mason, from designs obtained from Mitchell, an architect in London. 17th August, 1809."

TRADUCTION.—A la mémoire du Très-Honorable Amiral Lord Viscount Nelson, Duc de Bronté, qui termina sa carrière de gloire navale, à la mémorable bataille de Trafalgar, le 21 Octobre 1805, cette colonne monumentale fut élevée par une souscription des habitants de Montréal, dont l'Honorable Sir Johnston, chevalier et Baronet, l'Hon. James Monk, Juge en chef de Montréal, John Richardson, John Ogilvie et Louis Chaboillez, Ecuyers, formaient un comité nommé pour son exécution, et la même fut élevée sous la direction de William Gilmore, tailleur de pierres et maçon, d'après des dessins obtenus de Mitchell, un architecte, à Londres, 17 Août 1809.

Sur un piédestal de forme quadrangulaire mesurant six pieds et demi de largeur et dix pieds et demi de hauteur, sur chacune des faces duquel on a incrusté des bas-reliefs, représentant les principaux faits d'armes du héros d'Aboukir et de Trafalgar, s'élève une colonne d'ordre dorique de cinquante pieds de hauteur, et cinq pieds de diamètre, sur laquelle on a placé la statue de l'Amiral. Cette statue mesure huit pieds de hauteur et a la face tournée vers la montagne. Son bras gauche (*Nelson a perdu l'autre en combattant pour son pays*), repose sur un tronçon de mâts entouré de cordages, de palans, etc. Il porte le costume d'Amiral et les insignes des divers ordres dont il fut décoré. On prétend que c'est dans cette attitude qu'il reçut à Trafalgar le coup fatal qui termina sa brillante carrière. (1)

Sur la face principale de ce monument se lit l'inscription suivante, entourée d'une guirlande de lauriers:—

In memory of
The Right Honorable Admiral Lord Viscount Nelson,
Duke of Bronté,
Who terminated his career of Naval glory in the memorable
Battle of Trafalgar,
On the 21st of October 1805,
After inculcating by Signal
This sentiment,
Never to be forgotten by his Country,
"ENGLAND EXPECTS EVERY MAN WILL DO HIS DUTY."
This Monumental Column was erected by the
Inhabitants of Montreal,
In the year 1808.

TRADUCTION.—A la mémoire du Très-Honorable Amiral Lord Viscount Nelson, Duc de Bronté, qui termina sa carrière de gloire Navale à la mémorable bataille de Trafalgar, le 21 Octobre 1805, après avoir inculqué par un sentiment signalé, à n'être jamais oublié par son pays, "L'Angleterre s'attend que chaque homme fera son devoir." Cette colonne monumentale a été élevée par les habitants de Montréal, l'an 1808.

Dans le panneau faisant face au nord, se voit un engagement naval destiné à rappeler la bataille du Nil, tel que l'indique l'inscription qui est comme suit:

"On the first and second days of August 1798, Rear Admiral Sir Horatio Nelson, with a British fleet of 12 sail of the line and a ship of 50 guns, defeated in Aboukir Bay, a French fleet

of 13 sail of the line and 4 frigates, without the loss of a British ship."

TRADUCTION.—Le premier et le second jour d'Août 1798, le Contre-Amiral Sir Horatio Nelson, avec une flotte Britannique de 12 vaisseaux de ligne et un vaisseau de 50 canons, déroute dans la Baie d'Aboukir, une flotte Française de 13 vaisseaux de ligne et 4 frégates, sans perdre un seul vaisseau Britannique.

Dans celui de l'est, les figures représentent l'entrevue entre Lord Nelson et le Prince de Danemark, après l'engagement de Copenhague, l'inscription est comme suit:—

"The Right Honorable Vice-Admiral Lord Viscount Nelson, Duke of Bronté, after having, on the 2nd of April, 1801, with 10 sail of the line and 2 ships of 50 guns, sunk, taken, and destroyed the Danish line, moored for the defence of Copenhagen, consisting of 6 sail of the line, 11 ship batteries, &c., supported by the Crown and other batteries, displayed equal precision and fortitude in the subsequent arrangements and negotiation with the Danish Government; whereby the effusion of human blood was spared, and the claims of his country established."

TRADUCTION.—Le Très-Honorable Vice-Amiral Lord Viscount Nelson, Duc de Bronté, après avoir, le 2^e jour d'Avril 1801, avec 10 vaisseaux de ligne et 2 vaisseaux de 50 canons, coulé bas, pris, et détruit la ligne Danoise, amarrée pour la défense de Copenhague, consistant en 6 vaisseaux de ligne, 11 vaisseaux batteries, &c., supportée par la Couronne et autres batteries, il déploya une si égale précision et force dans les arrangements et négociations subséquentes avec le gouvernement Danois, que l'effusion du sang humain fut épargnée, et les prétentions de son pays établies.

Dans le panneau faisant face au sud, se voit un autre combat naval, destiné à perpétuer la bataille de Trafalgar, tel qu'il appert par l'inscription qui se lit ainsi:—

"On the 21st of October, 1805, the British fleet of 27 sail of the line, commanded by the Right Honorable Lord Viscount Nelson, Duke of Bronté, attacked, off Trafalgar, the combined fleets of France and Spain, of 33 sail of the line, commanded by Admirals Villeneuve and Gravina, when the latter were defeated, with the loss of 19 sail of the line captured or destroyed. In this memorable action, his country has to lament the loss of her greatest naval hero, but not a single ship."

TRADUCTION.—Le 21 Octobre 1805, la flotte Britannique de 27 vaisseaux de ligne, commandée par le Très-Honorable Vice-Amiral Lord Viscount Nelson, Duc de Bronté, fut attaquée au large de Trafalgar, par les flottes combinées de France et d'Espagne, de 33 vaisseaux de ligne, commandés par les Amiraux Villeneuve et Gravina, ces derniers furent défaits avec 19 vaisseaux de ligne, capturés ou détruits. Dans cette mémorable journée, son pays eut à déplorer la perte de son plus grand héros naval, mais pas un seul vaisseau.

Ce monument a coûté près de £1300. Les huit pièces de canon qui supportaient la chaîne dont il était entouré avaient été données par Sir Gordon Drummond, qui a commandé les troupes au Canada. Ce monument que l'intempérie des saisons avait fini par dégrader a été restauré à neuf. On n'a pu cependant refaire les bas-reliefs. Sur une plate-forme en bois, au pied de la colonne, on a placé, sur des affûts, deux énormes canons russes, pris en 1855 à Sébastopol. Ces canons ont été donnés à la ville par l'Angleterre.

J. A. MALOUIN.

VISITE A UN CENTENAIRE.

J'ai eu le plaisir de rendre visite, à l'homme le plus vieux de France, au savant baron de Waldeck, entré le 16 mars, jour anniversaire de sa naissance, dans sa 108^e année.

Un certain nombre d'artistes et de vieillards connaissent seuls ce brave et digne homme, qui a vu se renouveler deux fois autour de lui la population de la France entière, depuis l'an 1763. Ces hommes-là sont rares, et sur l'avis de plusieurs personnes, je pris la pieuse résolution d'aller en pèlerinage chez le patriarche, et de raconter sa vie aux Parisiens, avides, comme l'humanité tout entière, de "curiosités biologiques," pour employer le mot de M. de Waldeck.

Tout en haut de la rue des Martyrs, au-delà du boulevard extérieur, au cinquième étage, l'ancien élève de Vien et de Prudhon occupe un petit appartement modeste, où il vit avec sa femme le plus simplement possible. C'est le centenaire lui-même, qui vient m'ouvrir la porte, et qui m'accueille avec une grande affabilité. J'entre dans un cabinet de travail encombré de petits chevaux et décoré de médaillons de toutes sortes, jonché de palettes et d'esquisses barbouillées au noir. M. de Waldeck s'assoit dans un grand fauteuil en cuir, le corps étroitement serré dans une robe de chambre en drap marron, et coiffé d'une casquette de même étoffe, à large visière. Sous cet abat-jour nécessaire, deux petits yeux pétillants cachés derrière des lunettes d'or; une barbe neigeuse et quelques touffes de cheveux argentés; la figure mate; la figure au front, et la tête légèrement inclinée: je crois avoir devant les yeux un de ces alchimistes d'Albert Durer ou l'original d'un tableau d'Holbein.

—N'est-ce pas, me dit-il aussitôt que je lui eus fait franchement connaître le but de ma visite, n'est-ce pas que je suis une curiosité biologique? On vient peu me voir cependant. Je travaille beaucoup d'ailleurs et ne voudrais pas être dérangé. Mais ce que vous me dites là me fait plaisir. Les Parisiens ne se doutent pas qu'ils ont au milieu d'eux un homme aussi vieux que moi, qui ai vu passer Louis XVI et la Révolution, Bonaparte et l'Empire, Louis XVIII et la monarchie de juillet, février et le second empire, le 4 septembre, la Commune et M. Thiers? Le 16 mars prochain, j'aurai cent huit ans révolus. Eh bien, je suis persuadé que j'irai encore loin. J'ai franchi la limite de l'âge où l'on meurt. Voyez-vous, il n'y a plus de raison maintenant pour que je finisse. Je m'éternise lentement, et mes études archéologiques me font supposer que j'arrive à une pétrification qui durera des siècles.

—Vos études archéologiques? Vous travaillez donc encore?
—Comment! mais je n'ai jamais autant travaillé que depuis une dizaine d'années. Voici un ouvrage, tenez, qui sera imprimé prochainement chez Didot; j'avais à peu près cent deux ans quand j'ai commencé. C'est une *Encyclopédie* en trois volumes, traitant de l'*Archéologie palanquenne*.

—Vous avez beaucoup voyagé?
—Si j'ai voyagé? Vingt ans!..... J'ai passé vingt ans en Amérique. J'étais à cette époque-là capitaine de navire, après avoir été officier d'ordonnance de Bonaparte en Egypte. J'ai étudié pendant quinze ans l'archéologie mexicaine. Et mon *Encyclopédie*, que j'ai commencée sur mes vieux jours, à cent ans à peu près, tend à établir que la civilisation égyptienne

descendait de la civilisation américaine; en un mot, que le nouveau monde était parfaitement l'ancien, et que celui que nous appelons l'ancien est simplement le nouveau.

—Ah! ah! Mais (pardonnez-moi l'indiscrétion) vous avez abandonné complètement la peinture, alors?

—Oh! que non! Voyez donc, là, ces trois ou quatre ébauches... Je me lève tous les matins à sept heures en hiver, et à quatre heures en été, pour dessiner et refaire tout ce petit monde de tableaux qui consolent ma vieillesse. Tenez..... voici une *Eurydice* que j'ai peinte chez Prudhon. C'est le premier tableau que j'ai fait en sortant de l'atelier de David.... Ces temps-là sont loin. Alors, j'avais 60,000 francs de rente!

—Mais pourquoi ne me parlez-vous pas de la Révolution? Vous avez dû connaître toute cette grande époque mieux que personne; vous êtes aujourd'hui le seul témoin oculaire de bien des choses.

—Ah! monsieur, le vent revient à la Révolution. Je dinais en ville hier soir, et l'on me montrait le roman de M. Victor Hugo! J'ai si bien connu tous ces gens-là. Danton, Robespierre, Clootz, Marat et Cambon! Mais mon bon et loyal ami, jeune comme moi alors, c'était ce pauvre Camille Desmoulins. Je me trouvais avec lui au Palais-Royal, le 12 juillet—vous savez cela, vous—quand il fit ce beau discours, qui fut en somme l'origine de la révolution puisqu'il décida la marche sur la Bastille le lendemain et le triomphe du 14! Ah! quelle belle époque! J'ai connu beaucoup Robespierre. C'était, au fond, un vilain homme, et ses procédés envers moi n'ont pas toujours été délicats. Quand nous sortions, moi et Camille Desmoulins, du café Foy, trois ans avant que ce petit être sanguinaire arrivât au pouvoir, nous ne nous doutions guère, allez, de tout ce qui s'est passé depuis! Pauvre Camille....

—Et après Thermidor, qu'avez-vous fait?

—J'ai été soldat, officier d'ordonnance de Kléber en Egypte et de Bonaparte ensuite. Tenez, voyez comme on écrit l'histoire. Vous connaissez la légende du *Vengeur*, n'est-ce pas? Eh bien, je puis en parler sciemment, le *Vengeur* sert actuellement de ponton en Angleterre. Il est à Plymouth, et renferme un hôpital de la marine. Un de mes amis qui vient de mourir à soixante-quinze ans, vous l'eût dit comme moi: il a été interné dans l'entrepont du *Vengeur*, qui n'a jamais coulé.

—Mais, érudit et plein de mémoire comme vous l'êtes, vous étiez le seul homme capable de faire une bonne histoire de la révolution française. C'eût été précieux.

—J'en ai parlé dix fois à M. Thiers lorsque j'étais plus jeune. Vers ma quatre-vingt-douzième année, ce projet me vint à l'esprit, et comme j'avais été professeur de dessin de Mme Thiers et de Mlle Dosne, j'allai offrir au petit bonhomme de refondre son ouvrage, qui est rempli d'erreurs. Nous en sommes toujours restés là.

—Et vous êtes toujours à votre table de travail, là, dans ce petit appartement d'un cinquième étage? Cela ne vous fatigue pas? Vous n'êtes pas ennuyé de votre solitude?

—Pas le moins du monde. Je me contemple tout seul, comme Bouddha; sachant que je suis l'unique "phénomène" de mon genre, je me conserve par la tempérance, au nom de la physiologie en extase devant ma verdure. Songez donc que, tout dernièrement encore, il y a quelques vingt ans, je faisais quatre lieues à pied par jour.... Eh! eh! voilà, mon cher monsieur, comment on devient centenaire. Dans quelques années, j'espère voir s'ouvrir le vingtième siècle, après avoir vu finir le dix-huitième et commencer celui-ci....

Nous avons causé longtemps ainsi, de ses fredaines de jeune homme, qui remontent au ministère de Necker, de ses ambitions de l'âge mûr, contemporaines de Barras; de ses triomphes d'atelier, plus vieux que le tableau des *Sabines*; de ses voyages, voisins de ceux de Lapérouse, et de ses découvertes archéologiques, déjà vieilles de trente ans quand Champollion venait au monde. L'illusion aidant, je me perdais dans le détail des siècles accumulés sur cette respectable tête blanche, et je me mettais à lui parler de Louis XI, de Gabrielle d'Estrees, de Pépin d'Héristal, de Roncevaux, même de la conquête des Gaules par Jules César—ce à quoi le vieillard me répondait par un sourire, en disant amicalement:

—Hélas! je ne remonte pas si haut. Parlez-moi de Delille ou de La Harpe: J'ai déjeuné souvent avec eux.

Voir des hommes de cette trempe et s'égarer avec eux dans la nuit des temps qu'ils ont traversés sans broncher cela vous transforme. Je suis sorti de chez M. de Waldeck en proclamant la prise de la Bastille, et j'ai failli demander à un sergent de ville si Louis Capet n'était pas encore revenu de Varennes, entre Pétion et Barnave. Heureux M. de Waldeck! il dame le pion à nos plus vieilles constitutions.

Z.

Liquide Rhumatique de Jacobs. Employez le Liquide Rhumatique de Jacobs.

Une nécessité de famille: les Pilules du Dr. Colby.

NOS GRAVURES.

Nous avons cru répondre aux vœux de nos lecteurs en publiant dans ce numéro des gravures qui rappellent le drame divin dont la Semaine Sainte est l'anniversaire.

C'est, d'abord, une *Mater dolorosa* d'après une gravure de Trossin. Cette figure n'a peut-être pas tout le cachet religieux auquel nous sommes habitués, mais elle est d'une expression ravissante.

Une autre gravure représente une cérémonie pieuse dont tous ceux qui ont visité Rome ont été témoins et à laquelle ils ont pris part sans doute, l'ascension à genoux de la *Santa Scala*. Coutume touchante à laquelle les Papes ont attaché de nombreuses indulgences.

La grande gravure qui représente le *Crucifiement* mérite une attention particulière. *Mon père, je remets mon âme entre vos mains*, s'écrie le Rédempteur. Le salut du monde date de cette heure solennelle entre toutes.

LE COMITE DES TRENTE.

On sait que l'Assemblée nationale en France a constitué une commission de trente de ses membres dans le but de surveiller les actes du gouvernement durant la vacance parlementaire. Notre gravure représente une séance de cette commission.

(1) L'habit dont l'Amiral Nelson était revêtu à Trafalgar fut vendu 3,800 francs. C'est le Prince Albert, époux de la Reine Victoria, qui s'en fit l'acquéreur. *L'Op. Pub.* du 8 Juin 1871.